



Saint Joseph, saint des derniers temps



Un des grands lieux de culte de saint Joseph, le Puy-en-Velay, cœur marial de la France. La grande statue de saint Joseph. (30m avec le socle), ajoutée en 1910, bien intégrée dans un paysage grandiose, montre comment saint Joseph apporte une dernière touche à l'honneur de Marie, à la défense de l'Eglise et au salut des âmes.

Chers fidèles,

La consécration de la Fraternité à saint Joseph fête son 10^e anniversaire. Cette consécration est une grâce qui rejaillit non seulement sur les membres (prêtres, frères, oblates, tertiaires), sur la congrégation des Sœurs de la Fraternité, qui a fait cette consécration en même temps, mais aussi sur tous les fidèles et toutes les âmes sur lesquelles le bien qui se fait dans la Fraternité rejaillit.

Plusieurs papes nous donnent par leurs actes et leurs décisions des lumières précieuses sur la manière dont nous devons considérer, honorer et aimer saint Joseph.

Sainteté de saint Joseph

Tout d'abord, Léon XIII : « *Joseph fut l'époux de Marie ; il fut réputé le père de Jésus-Christ. De là ont découlé sa dignité, sa faveur, sa sainteté, sa gloire. Certes, la dignité de Mère de Dieu est si haute qu'il ne peut être rien de créé au-dessus. Mais, toutefois, comme Joseph a été uni à la bienheureuse Vierge par le lien conjugal, il n'est pas douteux qu'il ait approché plus que personne de cette dignité suréminente par laquelle la mère de Dieu surpasse de si haut toutes les natures créées.* »

Saint Joseph a donc atteint un degré d'union à Dieu qui le place immédiatement après la Vierge Marie. Et ce, en raison de la grâce que

le bon Dieu lui a préparée et conférée, en proportion avec sa triple mission : couvrir par son mariage avec la Vierge la virginité fécondée de la Mère de Dieu, l'enfance du Sauveur, et le secret du mystère de l'Incarnation. Or il semble de bonne stratégie de s'adresser à ceux qui au Ciel sont particulièrement bien placés auprès du Fils de Dieu et de sa sainte Mère.

Patron de l'Eglise universelle

Le pape Pie IX va nous éclairer davantage encore. Le 20 septembre 1870, l'attaque de la ville de Rome par une armée révolutionnaire de 70.000 hommes se déclençait à 5h15 du matin. Deux heures de canonnades. Vers 8h, le pape Pie IX,

apprenant qu'une brèche avait été faite dans les murs de la ville, décidait de capituler pour éviter un bain de sang. Dernier épisode de la fin des Etats pontificaux ! Le 8 décembre suivant, fête de l'Immaculée Conception (le hasard n'existe pas !), Pie IX confiait solennellement l'Eglise toute entière au patronage de saint Joseph et implorait son intercession pour qu'il intervienne dans les évènements terribles que l'Eglise était en train de traverser. « *L'Eglise, disait-il, est cernée de toutes parts. Les hommes impies prétendent que les portes de l'enfer ont prévalu contre elle.* » Voilà qui peut raviver notre courage dans la guerre que vit l'Eglise aujourd'hui depuis le Concile Vatican II (la 3e guerre mondiale, disait Mgr Lefebvre) et dans le combat à mener pour la défense de la foi.



Voilà donc l'origine de la dévotion pour saint Joseph « patron de l'Eglise universelle » et de la prière récitée maintenant traditionnellement après le chapelet et aux saluts du Saint-Sacrement. Saint Joseph, explique le pape Léon XIII, joue par ce patronage le même rôle de protection par rapport à l'Eglise qu'il a eu sur la terre vis-à-vis de la sainte famille.

Patron des familles

Justement, par extension, on peut affirmer de saint Joseph qu'il est le patron des familles. Cela n'a pas été

déclaré officiellement par un pape mais c'est comme une évidence. Du reste, la fête liturgique de la sainte famille est bien une des fêtes qui met saint Joseph à l'honneur. Que les familles prennent donc l'habitude de se confier à la paternelle vigilance de saint Joseph. Et cela vaut pour les familles au sens large, comme les familles religieuses. C'est ainsi que la Fraternité s'est confiée à saint Joseph de manière spéciale le 19 mars 2013.

La bonne mort

Saint Joseph détient aussi le patronage de la bonne mort. Les vitraux nous le font vite comprendre en image : il est mort entouré de Jésus et de Marie, pas moins. En effet, la tradition dit que saint Joseph est mort avant le début de la vie publique de Jésus. C'est le pape Benoît XV, le 25 juillet 1920, qui a attribué officiellement ce patronage. Cela doit nous rappeler qu'il est bon de demander souvent la grâce de la bonne mort.

Modèle des travailleurs

Le pape Pie XII a ajouté aux patronages de saint Joseph celui des travailleurs. Sans doute les textes liturgiques choisis pour l'occasion ont une saveur un peu ouvrière. L'idée de christianiser le 1^{er} mai était quand même bonne, et bien dans la lignée de la sanctification du devoir d'état, telle que saint Pie X l'a magnifiquement exprimée dans sa prière à saint Joseph modèle des travailleurs.

La vie intérieure

Saint Joseph est aussi invoqué pour la vie intérieure. C'est comme une extension du patronage sur l'Eglise universelle. Les enfants de Dieu que nous sommes sont tenus de chercher à progresser dans l'union à Dieu qui se réalise dans notre âme par la foi et la charité. Saint Joseph,

humble charpentier, par sa vie cachée, discrète, silencieuse, nous montre la voie des attraites des meilleurs biens. « Mépriser les choses de la terre, aimer les choses du Ciel », nous répète si souvent la liturgie. Saint Joseph, au contact intime de Jésus et de Marie, a plus que personne élevé son âme vers Dieu sous l'influence de la grâce. Lui, l'homme prudent par excellence, le serviteur fidèle, a été le grand contemplatif de la divinité de son Fils, de la plénitude de grâces de son épouse. Prions donc saint Joseph afin de faire des progrès dans l'élévation de nos esprits vers Dieu.

Protecteur de la France

Outre les papes, notons encore une autorité qui a honoré saint Joseph, et au bénéfice particulier du peuple de France : Louis XIV. Ce dernier en effet décida de consacrer le royaume à l'époux de la Vierge Marie, ce qu'il fit dans l'intimité de la chapelle du Louvre, le 19 mars 1661. C'est ce jour-là que Bossuet prononça son second panégyrique de saint Joseph. Voilà qui nous donne un titre de plus à nous confier à saint Joseph.

Intime des âmes attachées à Marie

La Vierge Marie elle-même nous conduit à Joseph. En effet, lors de la dernière apparition de la Vierge à Fatima eut lieu une apparition de la sainte famille. Sœur Lucie raconte que Joseph et l'enfant Jésus semblaient bénir le monde de leurs mains. La sainte Vierge avait annoncé cela lors des apparitions du 19 août et du 13 septembre : « *Saint Joseph viendra avec l'enfant Jésus pour donner la paix au monde.* » N'oublions pas cette chose toute simple : que la sainte Vierge aimait tendrement son mari et lui obéissait fidèlement, et ce n'est pas une petite raison de prier saint Joseph !

Abbé Mérel

La persévérance

Extrait de *Le beau visage de la vie*, de Paula Hoesi

Quand je tomberai à chaque minute, je me relèverai soixante-dix-sept fois. C'est dans les livres qu'on voit les âmes d'un seul coup rincées et une seule fois pénitentes. Si je ne peux marcher debout, eh bien, j'avancerai à plat ventre ! CLAUDEL.

Pourquoi tant de beaux désirs dans les âmes jeunes, et parfois au total si peu de belles vies, me demandez-vous ?

Les beaux désirs sont les semences ; les belles vies sont les moissons. Entre le jour où le grain jeté à la volée s'enfonce dans le sol et celui où la moisson ondule au vent, que de menaces sur elle : vent, pluie, grêle, gelée imprévue. Tant que son blé n'est pas engrangé ; tant qu'il ne frappe pas de la main sur les sacs rebondis, le paysan n'est pas tranquille. Tant que notre petite moisson ne sera pas dans les greniers célestes, nous serons, nous aussi, à la merci de bien des vicissitudes.

Aussi, la vraie qualité profonde de nos vies s'appelle-t-elle la persévérance.

Que d'illusions sur cette vertu ! Il en est qui, volontiers, l'envisagent comme une ligne droite partant de notre faiblesse pour s'élever obliquement vers la perfection des sommets. Pour un peu, ils se représenteraient un saint comme un maçon qui, pierre à pierre, bâtit sa maison, régulièrement, du même mouvement continu ; la première rangée de pierres, puis la seconde, ainsi de suite, sans un faux geste, jusqu'au sommet.

Il faut, je pense, avoir bien mal lu les vies

des saints, ou les avoir lues dans des auteurs bien maladroits, pour se faire une telle conception de l'ascension des âmes.

Si nous voulons à toute force nous représenter la persévérance par un dessin géométrique, adoptons plutôt la ligne brisée. Un trait monte, un autre descend, un autre remonte un schéma bien irrégulier au début, mais qui, peu à peu, se régularise et tend de plus en plus à devenir une ligne droite et montante.

Se dire un bon matin « je me donne à Dieu et croire qu'à partir de ce moment on ira vers Lui sans une défaillance, c'est de l'enfantilisme et de la présomption. S'il suffisait de se donner une fois pour toutes, comme on signe un acte notarié, le monde serait peuplé de saints. Qui n'a pas vécu, au moins une fois dans sa vie (dans l'ardeur d'une retraite, dans la douceur d'une communion, dans l'intimité d'une prière plus fervente), une de ces minutes d'idéal où l'âme se sent soulevée au-dessus des mesquineries de la terre et prête à se soumettre à toutes les exigences de Dieu ?

Un soir de Vendredi Saint, il n'est pas difficile, à genoux devant une croix, de mettre sa tête dans

ses mains et l'âme étreinte d'une profonde émotion religieuse, de choisir pour la vie ce poste d'honneur et de sacrifices. Il suffit, pour vivre ces minutes, d'avoir l'âme un peu vibrante et généreuse.

Mais, d'un Vendredi Saint à l'autre, il est trois cent soixante-cinq jours où la croix prend l'aspect de toutes les banalités quotidiennes. Si elle était exceptionnelle, peut-être que toutes les énergies se dresseraient pour la saisir et la porter comme un glorieux trophée derrière les pas du Christ. Mais la croix de chaque jour, elle est vraiment si peu décorative. Elle s'effrite en une quantité de minuties douloureuses, irritantes ou simplement ennuyeuses, qui ont si peu l'air de porter la marque de leur royale origine : un coup d'épingle par-ci, une parole vive par-là, une petite méchanceté, une humiliation, un contretemps, une bonne intention mal accueillie, et surtout la monotonie déconcertante et épuisante des devoirs d'état, si faciles et si ennuyeux.

Mon Dieu ! dans cette poussière de petites misères, comment voulez-vous que je reconnaisse votre Croix à Vous et que j'aie la consolation de Vous voir présent ?

Si je savais Vous retrouver en tous ces atomes, j'aurais plus de courage, et chaque acte me paraîtrait plus digne de Vous. Mon Dieu ! donnez-moi quelque chose de cohérent contre quoi mon énergie puisse faire front ; mais cette vertu, qu'il me faut éparpiller entre tant de corvées, m'est étrangère. Devant l'une ou l'autre, je perds patience et tout est tou-



Chandeleur du cœur 2023

jours à recommencer ! Et pourtant, la persévérance est toute dans ces exercices de patience où se forme la volonté.

Aussi il est facile de comprendre que la vigilance se laisse surprendre. Tant d'ennemis à la fois, si variés d'heure en heure, et une seule énergie qui doit veiller en sentinelle et se porter successivement sur tous les points menacés.

Mais quoi !... la défaite sur un point n'oblige pas à la capitulation générale. Notre petite logique humaine est pourtant telle. « A quoi bon ? » devient notre mot familier et, après quelques chutes répétées, il s'installe sur nos lèvres.

Si nous écoutions pourtant la sagesse des saints, de ceux qui furent les grands tacticiens de la persévérance, et qui peuvent nous en enseigner tous les secrets !

« La stabilité dans la paix est impossible, dit le Bienheureux Henri Suso ; souviens-toi que le seul point qui sépare les élus des réprouvés, c'est que les uns se relèvent toujours, les autres jamais. Bien des chutes t'attendent avant que tu sois définitivement fixé en Dieu. »

À la bonne heure ! Voilà des paroles réconfortantes pour ma faiblesse. On ne me met pas un bâton dans la main avec l'ordre impératif d'escalader la pente d'un pied ferme, sans une défaillance.

Mon inexpérience de novice se rassure de ces chutes prévues. Si d'autres sont tombés souvent, lorsque je tomberai à mon tour, je ne me croirai pas mort. Je serai comme le petit enfant qui se cogne et a peur de s'être fait bien du mal. Si sa mère dit avec un sourire « ce n'est rien », il se rassure et rit lui-même.

Tomber dans la vie morale, certes, ce n'est pas rien, et nous devons essayer de tomber le moins possible, car c'est toujours un risque, mais c'est moins grave que

de rester par terre. Si donc nous tombons, que notre premier geste soit de nous relever, et après, nous aurons le temps d'examiner les dégâts causés par la chute.

Beaucoup ne se relèvent pas. Beaucoup préfèrent, après quelques échecs, renoncer pour toujours à leur idéal, de peur des hontes successives qui les attendent à chaque reniement partiel.

C'est si douloureux, si humiliant de constater sa faiblesse ! Le patineur novice et susceptible enlèvera ses patins et renoncera à ce sport, de peur de faire rire de ses chutes maladroitement ; alors il pourra se mettre sur le bord de la glace, les mains dans ses poches, et rire des culbutes des autres. Son amour-propre sera sauf. Mais il aura renoncé à son rêve. L'« à quoi bon » est souvent une formule de grande faiblesse qui pleure, mais aussi, c'est souvent de l'orgueil dissimulé. Un mariage de dépit, contracté



avec la médiocrité parce qu'on avait aimé l'idéal, et que celui-ci, au lieu de venir à notre rencontre en nous épargnant les difficultés, nous a fait signe de venir à lui.

Mais si les uns tombent, les autres se relèvent, « Le sage pêche sept fois par jour », dit l'Écriture et quelqu'un ajoutait avec esprit : « On oublie de dire qu'il se relève sept fois aussi ».

Ceux qui savent se relever et reprendre courageusement leur route, sont nos maîtres en expérience. Ils ont le secret de la persé-

vérance. Où la puisent-ils ?

D'abord, certes, dans la fermeté de leur idéal. On ne lutte que pour ce qu'on aime. L'amour fort seul est victorieux des obstacles. La perfection étant la marche vers Dieu, si nous n'aimons pas Dieu, nous ne trouverons pas l'énergie nécessaire pour continuer la route. Mais là est le grand cercle vital ! Il faut aimer pour agir et il faut agir pour aimer. Nous faisons des actes d'amour pour aimer Dieu, et nous aimons Dieu dans la mesure des actes d'amour que nous faisons pour lui.

L'idéal dans l'âme ne suffit pas. Il soulevait aux premières heures de conversion et rendait faciles les victoires. Puis l'âme s'est fatiguée et la monotonie de l'effort menace de voiler l'idéal.

Où trouver la force à ces minutes-là ?

En nous-même ?

Quand je m'appuie sur moi-même, mon Dieu ! je m'appuie sur une faiblesse bien fragile, et je ne dois pas m'étonner de mes chutes !

C'est là, justement, dans cette présomption de la force personnelle, que se trouve l'explication des échecs de tant d'âmes généreuses. Elles accumulent les résolutions splendides, mais elles ne les vivifient pas par la prière humble. Compter sur les résolutions, après tout, c'est compter sur soi-même.

« Or, dit l'Écriture dans son langage pittoresque, le Seigneur n'aime pas l'homme qui se fie à la force de son bras ou à la vitesse de ses jambes. Oui, que de paralytiques et de manchots le précéderont, celui-là, dans le royaume des cieux !

Pourquoi oublier le grand mot prononcé par le Seigneur Jésus dans les suprêmes épanchements de son cœur après la Cène : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. »

L'œuvre de sanctification est une œuvre surnaturelle et Lui seul,

notre Christ vivant, peut nous donner les grâces nécessaires, Lui qui en est la source.

Les saints ont été victorieux parce que la prière jaillissait spontanément de leurs lèvres, parce que sans cesse ils se défiaient de leur propre force et mettaient tout leur secours en Dieu.

Je puis tout en Celui qui me fortifie », disait saint Paul. Que le mot de l'apôtre soit notre ligne de conduite. Pour être de Ceux qui « tiennent », vivons de la -vie du Christ, par la grâce et par les sacrements.

Commençons nos journées sous son regard, par une prière confiante et humble où, Le regardant, nous Lui exposerons nos diffi-

cultés, nos misères et notre terrible faiblesse ; et devant Lui, comme dictée par Lui, prenons chaque jour la résolution qui doit vivifier le jour même, en concentrant notre énergie pour un effort spécial. Puis allons dans la journée, en essayant de n'être jamais trop loin de sa pensée pour pouvoir, aux moments plus difficiles, sentir sa protection plus efficace.

La force, nous la trouvons aussi dans les sacrements.

La pénitence sera le régulateur de notre vie spirituelle ; le moyen de combattre les instincts qui se réveillent, les fantaisies et les caprices qui dissolvent la maîtrise de soi. Périodiquement, nous contrôlant nous-mêmes en toute sincérité et toute humilité, nous redresse-

rons notre ligne de conduite, nous remonterons les ressorts de ce mécanisme moral si vite faussé.

Et par l'Eucharistie, au contact de la vie divine, nous trouverons une force qui, pour n'en être pas toujours sentie, sera néanmoins la grande force réelle, douce et vivifiante qui nous fera chaque jour naître à la vie divine.

Ainsi, nous redressant, avec le secours de Dieu, après chacune de nos chutes, nous avancerons lentement avec de plus en plus d'assurance, de plus en plus de confiance, de plus en plus d'humilité, nous rappelant que les chutes s'effacent, que les relèvements demeurent et que la parole du Maître est consolatrice. « Ceux qui persévéreront jusqu'à la fin seront sauvés. »

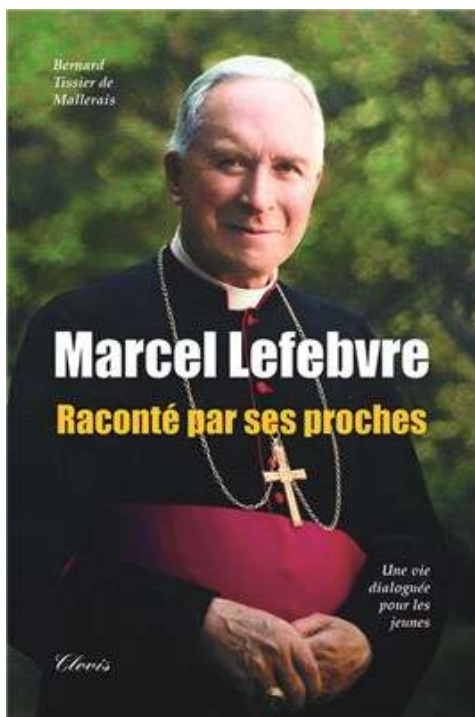
Paroles de Mgr Lefebvre

Objectivité de notre nature spirituelle et de la sainteté. — Dangers du subjectivisme conciliaire.

Notre spiritualité est objective, en ce sens que tout ce qui nous sanctifie vient de Dieu par Notre Seigneur, "Sans moi, dit Notre Seigneur, vous ne pouvez rien faire". Tout le chapitre XV de saint Jean est une affirmation de cette réalité. Notre intelligence se sanctifie dans la vérité qui lui est enseignée, qui ne vient pas d'elle. Notre volonté se sanctifie dans la loi et la grâce du Seigneur qui ne viennent pas d'elle.

Cette dépendance vis-à-vis de la réalité divine qui n'est pas nous, est essentielle pour maintenir l'âme profondément ancrée dans la vertu d'humilité, dans l'adoration, dans la reconnaissance et dans un désir toujours plus vif de nous abreuver et de nous nourrir aux sources de la sainteté, spécialement celles du Cœur de Jésus.

(Il est difficile de mesurer les dégâts spirituels accomplis par la tendance subjectiviste du Concile, par son personnalisme, qui s'efforce, à



La première biographie dialoguée de l'archevêque de Dakar, fondateur de la Fraternité Saint-Pie X, par son Excellence Mgr Tissier de Mallerais. Un livre écrit d'abord pour les adolescents, à partir de témoignages de première main. L'auteur, Mgr Bernard Tissier de Mallerais, a vécu de longues années aux côtés de Marcel Lefebvre, et a pu recueillir des témoignages inédits sur la vie de Mgr Lefebvre.

tort, de faire abstraction de la finalité de la nature humaine, de sa liberté finalisée; ainsi s'explique cette exaltation de l'homme, de ses droits, de sa liberté, de sa conscience : humanisme païen qui ruine la spiritualité catholique, l'esprit sacerdotal et religieux.)

Combien il nous faut méditer ces réalités pour demeurer catholiques et garder les principes et les sources de la vraie sainteté ! Bienheureux les "esurientes" et les "pauperes spiritu" du Magnificat et des Béatitudes. Malheur aux "divites" qui sont remplis d'eux-mêmes et n'ont plus besoin ni de Dieu, ni de Jésus-Christ. Venant d'un monde où règne partout le subjectivisme, qui place comme fondement des relations sociales la conscience individuelle, la liberté de conscience, l'autonomie de la personne, justifiant toutes les erreurs et tous les vices, les jeunes séminaristes auront à cœur de retrouver le chemin de la vérité et de la vertu, dans l'objectivité de nos facultés, et de retrouver en Notre Seigneur la Vérité et la Sainteté.

(extrait de *Itinéraire spirituel*)

Comprendre nos larmes

« Pourquoi pleures-tu ? » Cette question récurrente à l'enfance est moins fréquente à l'âge adulte, et pourtant, comprendre pourquoi on pleure, c'est comprendre les tristesses, les craintes, les angoisses et les troubles qui agitent ponctuellement nos âmes.

1- « Pourquoi pleures-tu ? »

- Nous pleurons parce que nous avons perdu un être cher. La tristesse de la séparation envahit notre cœur et nous fait verser des larmes. Ces larmes sont inhérentes à notre nature humaine.

Notre Seigneur Jésus-Christ en s'incarnant dans une nature humaine, pour se faire semblable à nous, connut lui aussi cette tristesse de perdre un être cher. L'évangile rapporte qu'il pleura la mort de son ami Lazare (Jean 11, 35). Jésus, vrai Dieu, mais aussi vrai homme voulut partager nos peines. Sans doute pleura-t-il aussi la mort de son cher père adoptif Saint Joseph, mais cela, l'Évangile ne le rapporte pas.

Si le Verbe de Dieu voulut s'abaisser et s'unir aux faiblesses de notre nature, c'est pour que nous aussi, nous unissions nos larmes aux siennes, afin qu'en les offrant avec lui, elles nous acquièrent mérites et grâces.

L'Évangile montre combien Notre Seigneur fut, tout au long de sa vie sur terre, compatissant aux larmes des hommes : Il compatit aux larmes de la veuve de Naïm dont le fils unique allait être enterré : « *saisi de compassion pour elle, il lui dit 'ne pleure pas'* » et il ressuscita le mort (Luc 7, 11-17). Une autre fois, alors que tous pleuraient la mort de la fille du chef de la synagogue. Jésus dit à Jaïre, le père : « *Ne pleure pas, crois seulement* », puis entrant dans la maison il fit sortir les incrédules et ressuscita la jeune fille. (Marc 5, 35-43). Pour celui qui croit, la compassion de Jésus, apporte, encore actuellement, ses grâces et sa paix.

- Nous pleurons aussi, parce que nous nous avons peur de la mort. Nous n'y pensons jamais, mais lorsqu'elle se fait proche par une maladie, un accident ou la vieillesse nous

devenons tristes et angoissés.

Lorsque Ezéchias apprit qu'il allait mourir, « *il versa d'abondantes larmes* ». Dieu se laissa toucher, le guérit et rallongea sa vie de quinze années. Notre Seigneur Jésus-Christ fut lui aussi accablé devant les affres de la mort. « *Mon âme est triste à en mourir* ». En tant que Dieu, il aurait pu changer sa tristesse en joie, mais il a voulu s'humilier et souffrir au point que « *sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang qui tombaient à terre.* » (Luc 6, 44). La nature humaine de Jésus s'angoissa tellement qu'il pria : « *Père, tout est possible pour toi, éloigne ce calice de moi, cependant non pas ma volonté, mais la tienne* » (Luc 22, 42)



L'Enfant-Jésus pleure à Cernusco en Italie

Nous pleurons aussi sous le coup d'une émotion, d'une douleur physique ou morale ou parce que nous avons faim, soif, sommeil ; Nous pleurons encore parce que nous sommes incompris, calomniés, trahis ou persécutés. Toutes ces larmes sont, là encore, dues à la faiblesse de notre nature humaine. Notre Seigneur Jésus-Christ connut aussi les calomnies et la trahison. En son agonie, il vit tous les péchés de chacun avec leurs circonstances, leurs malices, leurs trahisons et leur haine. Notre Seigneur connut aussi la faim : « *pendant quarante jours Jésus ne mangea rien dans le désert et quand le temps fut révolu, il eut faim* ». L'évangile montre que Jésus fut toujours compatissant à la faiblesse humaine : il multiplia des pains guérit les malades, pardonna les affronts et consola les affligés.

2- « Pourquoi pleures-tu ? »

Autres sortes de larmes : nous pleurons par caprice, par jalousie ou parce qu'un bien nous échappe.

Nous pleurons aussi par dépit, par vengeance, par colère. Nous pleurons encore parce que notre amour propre est vexé ou parce que nous ne pouvons pas faire ce que nous voulons, comme nous le voulons.

Ces larmes sont amères, elles apportent la révolte, la désobéissance, la rancune et le découragement. Cette deuxième sorte de larmes provient de notre nature pécheresse, de nos passions dérégées, du péché, ou des tentations du démon. Ces larmes sont « *un poison pour l'âme* » disait un bon abbé. Elles alimentent l'imagination, le retour sur soi et le péché. Il faut fuir ces larmes qui assèchent le cœur et mènent au désespoir. Ces larmes sont comme celles de Judas, qui alla se pendre.

Notre Seigneur Jésus-Christ, n'a jamais eu de telles larmes. Toutes les passions chez Notre Seigneur étaient parfaitement réglées et jamais le péché ne l'a touché. Mais, toute sa vie, Jésus compatit à notre nature pécheresse : « *En débarquant, il vit une foule nombreuse, et il en eut pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont pas de berger et il se mit à les enseigner longuement* » (Mc 5, 33). Notre Seigneur apportait la lumière et séchait les larmes par le pardon : « *Moi non plus je ne te condamnerai pas, va désormais ne pêche plus* », dit-il à la femme adultère (Jean 8, 11).

La lutte contre le péché et contre nos passions, l'accomplissement du devoir d'état en suivant la volonté de Dieu, la pratique des vertus et des commandements de l'Église sont parfois bien difficiles et font parfois couler bien des larmes. Notre nature pécheresse répugne à la souffrance et n'aime pas se faire violence. Ces larmes sont celles du combat. Jésus disait : « *Le Royaume des cieux se prend par violence, ce sont les violents qui s'en emparent* » (Math 11, 12).

Notre Seigneur Jésus-Christ a connu ces larmes du combat : non pas, bien sûr, entre un bien et un mal, mais entre sa nature divine, voulant la Rédemption et sa nature humaine, effrayée par l'horreur de la crucifixion. C'est par amour pour nous, que Jésus-Christ soumit l'aversion de sa nature

humaine à la volonté Divine. La sueur de sang qui sortit de son corps lors de son agonie au jardin des Oliviers montre à quel point le combat fut titanesque. Jésus choisit de nous racheter en faisant violence à sa nature humaine.

Notre Seigneur aime ces larmes d'effort et de renoncements qui nous font avancer vers le ciel. À Gethsémani, Jésus dit à ses apôtres « *veillez et priez pour ne pas entrer en tentation* » (Math 26 41) puis, secouant les endormis, il dit : « *Debout ! allons au combat !* » (Math 26, 46)

3- « Pourquoi pleures-tu ? »

Il existe encore une autre sorte de larmes : Nous pleurons parce que nous avons offensé Dieu et que nous avons peur d'aller en enfer. Ces larmes sont celles d'une contrition, mais qui n'est pas parfaite. Sainte Marie-Madeleine pleura les nombreux péchés de sa vie de débauche, mais elle n'eut pas honte d'aller verser ses larmes en publique, au pied de Notre Seigneur, qui plein de compassion, dit : « *À causes de ces larmes ses nombreux péchés lui sont remis, parce qu'elle a montré beaucoup d'amour* ». (Luc 36, 50) Ces larmes d'amour de Dieu sont celles d'une contrition parfaite.

Saint Pierre, qui pourtant aimait profondément Jésus, le renia. Mais, son regard croisa celui de Jésus et, en un instant, l'amour qu'ils avaient l'un pour l'autre se changea : en contrition pour l'un et en pardon pour l'autre. « *Pierre éclata en sanglot* » dit l'évangile (Mc 14, 72). Ces larmes d'une contrition parfaite gravèrent, dit-on, deux profonds sillons sur les joues de l'apôtre.

Lorsqu'on aime quelqu'un et que, par mégarde, on lui fait du tort, on a envie de lui demander pardon et de réparer le tort qu'on lui a fait. En réparant, on lui monte notre amour et combien il compte pour nous. C'est aussi ce que voulait dire Jésus lorsque sur le chemin de Croix, il s'adressa aux filles de Jérusalem : « *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants* » Voulant leur dire par là : « *âmes qui m'aimez, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez plutôt avec moi pour réparer vos péchés et ceux des générations.* »

Le 22 février 1922, vers Milan, l'Enfant-Jésus apparut en pleurant à une

religieuse mourante et Il la guérit d'une maladie incurable. À la question de la voyante : « *Pourquoi l'Enfant-Jésus pleure-t-il ?* » la Très Sainte Vierge Marie lui répondit : « *L'Enfant-Jésus pleure parce qu'il n'est pas suffisamment aimé, cherché, désiré, même des personnes qui lui sont consacrées. C'est cela que vous devez dire* ». Depuis lors, la chambre de l'apparition fut transformée en sanctuaire voué à la Réparation pour consoler les larmes de l'Enfant-Jésus.

Consoler Jésus, c'est aussi consoler sa Mère, car si Marie ne fut pas présente à l'agonie de Jésus son Cœur Immaculé en connut toutes les larmes. En effet, si nombre de mères naturelles connaissent les souffrances de leurs enfants sans que ceux-ci n'aient besoin de les exprimer, a fortiori, le Cœur Immaculé de Marie, qui reflétait toutes les perfections divines, en refléta toutes les douleurs.

Dès sa Conception Immaculée, la Très Sainte Vierge Marie eut une parfaite connaissance de la malice du péché. Son intelligence en conçut une si vive aversion que toute sa vie elle pleura et chercha à réparer l'offense faite à Dieu. Son cœur d'ailleurs partagea si profondément l'agonie de son fils qu'un glaive de douleur lui transperça le cœur au moment de la crucifixion. Et, lorsque Marie reçut son fils inanimé dans ses bras, elle pleura en voyant sur son corps torturé, toutes les plaies faites par chacun de nos péchés.



Notre Dame pleure à la Salette

Que de larmes la Très Sainte Vierge ne versa-t-elle pas, et « *qui pourrait retenir ses pleurs en contemplant la Mère du Christ souffrant avec son Fils* » dit la prière du Stabat Mater.

La Très Sainte Vierge Marie pleura en 1670 à Cléry puis, spécialement à notre époque, en 1846 à la Salette, en 1953 à Syracuse en Sicile et en 1973 à Akita Japon. Elle montrait là sa compassion pour nos temps apos-

tats et demandait prières et pénitences pour réparer.

Qui ne voudrait consoler sa Mère ? L'amour appelle à la communion des cœurs : ainsi la prière du Stabat continue : « *Daigne, ô Mère, source d'amour, me faire éprouver ta peine pour que je pleure avec toi* » ... des larmes de compassion, des larmes réparatrices à unir à ton Cœur douloureux.

Notre Seigneur Jésus-Christ versa, lui aussi, des larmes sur les péchés, l'ingratitude, la malice et l'indifférence de ceux qui lui appartenaient. Il aurait pu se mettre en colère, les répudier, les anéantir, les ignorer... non, Jésus pleura avec une douceur héroïque et il s'offrit en sacrifice de Rédemption.

Aimer Dieu et les âmes avec héroïsme, comme Notre Seigneur est bien difficile, voire impossible, car la force manque : Élie disait en versant des larmes : « *J'en ai assez Seigneur, reprends ma vie, car je ne suis pas meilleur que mes ancêtres* » (1, Roi, 19, 4) et il se coucha. Le Seigneur lui dit « *lève-toi et mange* » Élie mangea et reprit des forces, mais se recoucha. Une seconde fois, Dieu dit à Élie « *Debout ! Mange, car il te reste une longue route à parcourir* » ... « *Réconforté par cet aliment Élie eut la force de marcher pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu.* ». Pour nous, Jésus-Christ, a laissé en nourriture, la communion fréquente, pour prendre des forces et marcher pendant quarante jours en suivant Jésus sur le chemin de l'héroïsme vers la réparation.

« *Bienheureux ceux qui pleurent car ils seront consolés* » dit Notre Seigneur. Les larmes du corps, expression de la tristesse de l'âme, peuvent en être aussi la consolation. Le corps et l'âme sont liés. La consolation de la tristesse peut se faire par les plaisirs du corps comme manger, dormir, prendre un bain, ou par des joies de l'âme comme partager ses peines dans l'amitié ou contempler la nature et les mystères divins, disait Saint Thomas.

Dans cette « *vallée de larmes* » terrestre le chrétien a aussi le pouvoir de mortifier ses consolations d'ici-bas pour réparer et mériter, uni à Jésus-Christ et sa Mère, les consolations éternelles.

Simon de Cyrène